

SARAH KEYMEULEN & JO TOLLEBEEK
Henri Pirenne, Historian : A Life in Pictures
 Louvain, Lipsius Leuven, 2011, 123 p.

Selon les historiens les plus avertis, il s'agit du plus grand d'entre eux : Henri Pirenne (1862-1935). C'est donc un monument et aussi un mythe, en Belgique comme à l'étranger. Mais l'admiration ne suffit pas, il faut bien entendu chercher à comprendre, à contextualiser, voire à "déconstruire". Vu l'envergure et le rayonnement de l'œuvre, ce n'est pas une tâche facile. Sans parler des enjeux historico-politiques, car ce n'est pas par hasard si la plupart de ses ouvrages ne sont aujourd'hui accessibles que sur le "web", et si une édition critique, envisagée à sa mort, n'a jamais vu le jour. Quel autre pays aurait laissé passer une telle occasion de rassembler de manière scientifique les travaux de son plus illustre historien ? À titre de comparaison, il suffit de penser aux "œuvres complètes" de Ranke, de Croce, de Huizinga, de Meinecke. Ainsi, à tout point de vue, il existe un "phénomène Pirenne" et même un *mystère* qui ne cesse d'intriguer.

Dans ces conditions, on ne peut que se réjouir de la parution de ce livre richement illustré qui veut présenter à un large public international l'homme et l'historien, l'œuvre et sa réception. Depuis la volumineuse biographie de Bryce Lyon (1920-2007), parue en 1974, personne n'avait tenté l'expérience. Il est vrai qu'entretemps le contexte scientifique a beaucoup évolué : les archives Pirenne, à l'époque encore déposées chez un de ses fils, sont aujourd'hui librement accessibles à l'ULB; l'histoire de l'histoire en tant que discipline s'est largement professionnalisée et internationalisée, si bien qu'elle ne s'écrit plus de la même manière; enfin, les recherches sur

l'homme et l'œuvre ont déplacé les accents et soulevé de nouvelles questions. Bref, on ne parle plus de Pirenne comme avant.

Même si le livre de Keymeulen et de Tollebeek est essentiellement un ouvrage d'introduction et de documentation, sans appareil critique mais avec un grand nombre de photos, de facsimilés, d'extraits de textes, voire de journaux intimes ainsi qu'une bibliographie sélective, il reflète parfaitement cette évolution générale de la discipline et des débats récents. Ainsi, tout en suivant la chronologie et les grandes étapes de la carrière universitaire de l'historien, scandée par la parution de ses livres les plus connus, à commencer par son *Histoire de Belgique* (dont le premier volume paraît en 1899 en allemand et le septième en 1932), les deux auteurs ne cessent de renvoyer aux conditions qui ont permis une telle ascension académique et un succès social aussi extraordinaire. La valeur symbolique de l'*Histoire de Belgique* n'y est certainement pas étranger, de même que la déportation de Pirenne en Allemagne durant la guerre, sans parler de son charme personnel et de son talent d'orateur qui lui firent d'innombrables admirateurs et adeptes (parmi lesquels Fernand Braudel), mais aussi des amis fidèles (Lucien Febvre, Marc Bloch et bien d'autres).

Mais qu'en est-il de l'œuvre proprement dite ? Car un historien, c'est un chercheur et un écrivain qui veut être jugé sur ses travaux. Sur ce point, les auteurs semblent plutôt embarrassés. Pirenne, en effet, apparaît comme un maître admiré en son temps, mais dont la lecture n'offrirait plus grand-chose aux étudiants en histoire et aux historiens du 21^e siècle. Sur un ton légèrement ironique, on leur fait comprendre qu'au-delà du "mythe Pirenne", il ne se cache plus grand-chose.

Surtout, la fameuse “thèse de Pirenne” sur l’impact décisif de l’Islam par rapport au rôle des invasions germaniques, qui a fait couler tellement d’encre, n’aurait été à l’époque qu’une sorte de vengeance “inconsciente” (p. 104) sur l’Allemagne et les collègues allemands qu’il aurait un peu trop admirés dans sa jeunesse. Autrement dit, cette “thèse” provoquante n’aurait jamais été une vraie hypothèse scientifique, mais une simple spéculation née d’une déception personnelle. Tous les historiens, archéologues et autres numismates ayant débattu pendant des décennies de son bien-fondé et cherché des preuves et leur contraire se seraient donc fait avoir : victimes des ressentiments, voire de la paranoïa d’un historien isolé au fin fond de la Thuringe qui avait tenté de “rationaliser” sa haine.

Autre problème, mais lié au précédant : peut-être à cause de leur approche didactique, Keymeulen et Tollebeek laissent entièrement dans l’ombre l’étonnant travail réflexif de Pirenne qui, d’étape en étape, affine son questionnaire et son outillage conceptuel – même si, par pudeur, il n’en parle que rarement. Certes, notre homme est un solide “positiviste” dans la tradition du 19^e siècle, mais il n’a cessé d’évoluer vers une “histoire totale” au sens où d’autres (la *Revue de Synthèse*, les *Annales* etc.) en ont fait un programme d’avant-garde. C’est pourquoi d’ailleurs, ils s’y sont immédiatement reconnus. Selon Marc Bloch, *l’Histoire de Belgique* était un modèle d’histoire totale que tout historien devait avoir lue. C’est pourquoi le “décentrement” de l’histoire européenne que Pirenne opère dans la solitude de Iéna et Creutzburg (1916-18) est tellement important : quand on consulte son journal de captivité, hélas largement inédit, on voit bien que ce n’est pas la haine de l’Allemagne qui le pousse à changer d’ap-

proche, mais un examen de conscience scientifique qui l’amène à une rectification par rapport à sa vision d’avant-guerre : non seulement, il cessera dorénavant de parler de “races” dans l’histoire, non seulement il se fera le champion de “l’histoire comparative”, mais il cherchera également à construire dès 1916, donc en pleine guerre des peuples, une “histoire européenne” dont le moteur ne serait ni Rome ni la Germanie, comme on l’avait trop longtemps pensé. Alors que mettre à la place ? L’Islam ? Pas du tout. En fait, l’histoire de l’Europe, pour Pirenne, sera dorénavant une histoire *décentrée* où chaque nation pourra trouver sa place en se frottant aux autres, de manière pacifique ou belliqueuse. Autrement dit, Pirenne opère un vrai changement de terrain (anti-racial, anti-ethnique et même anti-nationaliste, lui le grand patriote !) dont on peut lire les retombées dans ses divers écrits d’après-guerre, à commencer par son étonnant et dérangeant discours d’ouverture au Congrès de Bruxelles en 1923 : “De la méthode comparative en histoire”.

Si on donne ainsi tout son poids à ses ruminations et travaux solitaires pendant la captivité, qui l’amèneront ensuite à réécrire certains chapitres de *l’Histoire de Belgique*, c’est une image assez différente qu’on en retire : l’homme qui revient d’Allemagne n’est nullement aigri, voire haineux, mais plutôt rassuré et apaisé; certes triste, en pensant à son fils mort au front, à ses amis disparus et à ses espoirs déçus, mais également fier de son exploit puisqu’il a réussi, contrairement à son collègue Frédéricq, à surmonter le découragement et à travailler utilement à son œuvre. Il peut donc, et c’est là évidemment un trait de son caractère, savourer les honneurs et les applaudissements. Mais cette avalanche de prix, de titres et de décorations n’annulera

jamais ses priorités scientifiques et son credo anti-nationaliste. C'est bien pourquoi, il attachera tant d'importance à l'expérience des *Annales* et c'est pourquoi aussi, lorsqu'il retournera pour la première fois en Allemagne en 1926, il préférera habiter non pas à l'hôtel mais chez un collègue, Hermann Nohl, qui s'était bien comporté pendant le conflit mondial. Dommage que Keymeulen et Tollebeek ne rappellent pas cet épisode révélateur.

Signalons pour finir quelques coquilles et petites erreurs à corriger dans une réédition future : p. 10 : les *Souvenirs de captivité* de Pirenne n'ont pas été composés à partir d'extraits du journal de guerre, mais écrits en 1919 pour la *Revue des Deux Mondes*; p. 84 et 106 : les légendes des illustrations ne correspondent pas aux document reproduits; p. 46-47 : ses lieux de détention sont indiqués de manière un peu anachronique, Krefeld faisant partie à l'époque de la Rhénanie, Gütersloh de la Westphalie et Holzminden du duché de Brunswick; p. 86 : le boycott envers les associations d'historiens germaniques prit fin dès 1926 et non pas en 1927, une exclusion à titre individuel n'ayant d'ailleurs jamais été prononcée, même si aucun historien d'outre-Rhin n'a osé transgresser le "contre-boycott" allemand; enfin, p. 109, le retour des historiens allemands après 1945 ne survint pas en 1955, mais dès le congrès de Paris en 1950.